Une *French Theory* au XIX^{e} siècle

L'éclectisme de Cousin en Grande-Bretagne et aux États-Unis d'Amérique

Catherine König-Pralong

EHESS, Centre Alexandre Koyré

Résumé : Grâce à Sir William Hamilton, la philosophie cousinienne fut reçue et discutée dans les mondes de la recherche anglophones à partir de 1829. Des intellectuels britanniques et américains identifièrent sa pensée comme un « éclectisme » et lui attribuèrent un caractère national français. Entre 1832 et 1854 paraissent en outre plusieurs traductions aux États-Unis et en Angleterre. Cousin acquiert alors la stature de philosophe dans l'historiographie philosophique anglophone. La présente contribution enquête sur les évaluations très divergentes de la philosophie cousinienne, une *French theory*, au Royaume-Uni et aux États-Unis d'Amérique. Elle se concentre sur le XIX^{e} siècle et aborde des constellations, des écoles philosophiques et des mouvements aussi différents que la philosophie du sens commun écossaise, le transcendantalisme américain, la philosophie sociale américaine, la philosophie de l'éducation et le positivisme britannique.

Mots-clés : transcendantalisme, positivisme, sens commun, philosophie française

Abstract : Thanks to Sir William Hamilton, Cousin's philosophy was received and widely discussed in the English-speaking intellectual world from 1829 onwards. British and American scholars described his thought as "eclecticism" and credited it with a national French character. Moreover, from 1832 to 1854 several translations were published in the USA and England. Cousin was thus granted the status of a philosopher in the history of philosophy in the English-speaking world. This contribution investigates the divergent appraisals of Cousin's philosophy—a French theory— in the United Kingdom and the USA. Focusing on the nineteenth century, it enquires into very different constellations, philosophical schools and movements, such as Scottish philosophy of common sense, American transcendentalism, American social philosophy, philosophy of education, and British positivism.

La philosophie cousinienne fut reçue et discutée dans les mondes de la recherche anglophones à partir de 1829, dès la fin de l'année académique qui avait marqué le triomphal retour de Cousin dans la chaire d'histoire de la philosophie moderne de

la Sorbonne [1]. Des intellectuels britanniques et américains identifient alors sa pensée comme « éclectique ». Ils lui attribuent un caractère national français, parfois paradoxal – nous le verrons –, et l'introduisent dans le canon de la philosophie moderne continentale. Cousin a d'ailleurs activement contribué à sa promotion outre-Manche et outre-Atlantique, comme en témoigne une riche correspondance entretenue avec des philosophes américains et britanniques [2].

L'histoire commence en 1829 avec la réception immédiate du *Cours de philosophie* (les leçons de 1828-1829) en Écosse et aux États-Unis. En octobre Sir William Hamilton en publie une recension détaillée et critique dans l'*Edinburgh Review* [3]. La même année, dans la livraison de juillet du *The North American Review* – le journal de l'université de l'Iowa du Nord –, était parue une longue recension, elle aussi critique, de divers écrits de Cousin : les *Œuvres de Platon*, les *Fragmens philosophiques*, le *Cours de philosophie* et les *Nouveaux Fragmens philosophiques* [4]. Il s'ensuit une vague de traductions d'œuvres de Cousin, qui paraissent entre 1832 et 1854 en Angleterre et, pour la majeure partie, aux États-Unis. Cousin acquiert alors la stature d'auteur dans les manuels d'histoire de la philosophie publiés en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Par ailleurs, les traductions de ses cours d'histoire de la philosophie se font une place parmi les manuels eux-mêmes.

Or, si les entreprises philosophiques cousiniennes sont reçues en Grande-Bretagne et aux États-Unis selon un même calendrier, leurs évaluations y sont divergentes. Ce qui souvent déplaît en Écosse et en Angleterre – les caractères rhétorique et spéculatif de la philosophie cousinienne – est valorisé aux États-Unis, en particulier en Nouvelle-Angleterre. Des intellectuels proches ou partisans du transcendantalisme américain découvrent dans les œuvres de Cousin une '*French theory*' compatible avec leur propre politique scientifique. Celle-ci se définit comme pragmatique et spéculative à la fois, en se démarquant de l'empirisme britannique. Cousin leur paraît en outre être un bon passeur de la philosophie allemande, en particulier de la *Naturphilosophie* de Schelling, qu'il aurait heureusement simplifiée. À quelques exceptions notoires, les philosophes britanniques tendent par contre à tenir cette entreprise française à distance. De manière parfois virulente, ils montent aux barricades contre une œuvre entachée de deux vices rédhibitoires : d'une part Cousin a critiqué Locke, auquel il n'a rien compris ; sa philosophie véhicule d'autre part un panthéisme clandestin, d'origine germanique et spinoziste.

1. Ce travail fait partie du projet ERC-2013-CoG 615045 MEMOPHI (*Medieval Philosophy in Modern History of Philosophy*), financé par l'European Research Council (FP7).

2. Voir Jules Barthélemy-Saint Hilaire, *M. Victor Cousin. Sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette-Alcan, 1895, t. 2, p. 452-470 (descriptions de correspondances américaines et britanniques), t. 3, p. 122-166, 217-305, 441-443 et 476-477 (choix d'échanges avec Sarah Austin, Sir William Hamilton, James Pillans, Wilhelm Whewell et Orlando Williams Wright).

3. [William Hamilton], « Cours de philosophie. Par M. Victor Cousin », *Edinburgh Review*, vol. L, 1829, p. 194-221.

4. AAVV, « History of Intellectual Philosophy », *North American Review*, vol. XXIX, n° 64, 1829, p. 67-123.

1 Hamilton et l'*Edinburgh Review*

La réception de Cousin en Écosse puis en Angleterre fut informée par des problématiques nationalistes. Durant la première moitié du XIX^e^ siècle, lorsque la descendance intellectuelle de Thomas Reid et de la philosophie du sens commun regarde vers la France, c'est souvent pour y discerner la zone d'influence d'une pensée « écossaise » reçue par Degérando, Laromiguière, Royer-Collard, Maine de Biran, Jouffroy et Cousin [5]. Or, en 1829, Cousin bénéfice d'une conjoncture favorable. Le succès de son cours en Sorbonne, qu'il relaie à l'envi, impressionne outre-Manche. Dans sa recension de la version publiée du cours, qui paraît en octobre 1829 dans l'*Edinburgh Review*, Sir William Hamilton commence par dire son admiration pour le charisme de Cousin, dont le cours *ex cathedra* réalise une performance inouïe à Paris depuis Abélard [6]. Dans une lettre adressée à Cousin en 1836, Hamilton le décrit à nouveau comme l'« Abélard moderne » [7]. La recension dans l'*Edinburgh Review*, l'un des premiers écrits philosophiques de Hamilton, marque le début d'une correspondance poursuivie sur une trentaine d'années avec Cousin. Le professeur français intervient d'ailleurs en faveur de la candidature de Hamilton à la chaire de métaphysique et de logique de l'Université d'Edinburgh, un poste que ce dernier occupera de 1836 à 1856 [8].

La recension de Hamilton, qui marque l'entrée de Cousin dans le monde anglophone et qui sera encore republiée à New York en 1853 [9], est cependant tout sauf élogieuse. Avant d'en venir à Cousin, elle caractérise la philosophie française comme un système d'importation caduc, dépourvu de caractère véritablement national depuis Descartes. En outre, au XIX^e^ siècle la philosophie française se bat avec ses démons, c'est-à-dire avec le legs sensualiste de Condillac, une outrance de la philosophie de Locke, qui a fait de l'esprit un réflexe de la matière et réduit le moral au physique. Pour liquider cet héritage, Cousin aurait vainement tenté de concilier la philosophie de l'expérience de Thomas Reid et de Dugald Stewart avec le rationalisme kantien et la spéculation allemande postkantienne.

Avant de présenter les contenus de cet éclectisme, Hamilton souligne l'impression d'étrangeté et d'obscurité qu'il produira immanquablement sur les lecteurs britanniques. Pour sa part, il le rejette dans ses principes : « With every feeling of respect for M. Cousin as a man of learning and genius, we must regard the grounds on which he endeavours to establish his doctrine as erroneous, inconsequent, and assumptive [10]. » Décrivant la philosophie cousinienne comme une psychologie censée résumer toutes les sciences, Hamilton en extrait trois thèses particulièrement discutables. Premièrement, selon Cousin la raison est impersonnelle, absolue et divine ; la conception d'une vérité de raison résulte d'un acte intellectuel dégagé des conditions contingentes de

5. Sur les relations entre le cercle de Hamilton et Cousin : George Elder Davie, « Victor Cousin and the Scottish Philosophers », *The Journal of Scottish Philosophy*, vol. VII, n° 2, 2009, p. 193-214.

6. [Hamilton], « Cours de philosophie », *op. cit.*, p. 194. Le propos n'est d'ailleurs pas dénué d'ironie ; Hamilton évoque, entre autres, « the eloquent expositions of doctrines unintelligible to the many ».

7. Barthélemy-Saint Hilaire, *Victor Cousin*, *op. cit.*, t. 3, p. 251.

8. John Veitch, « Memoir of Sir William Hamilton », *Edinburgh Review*, vol. CXXXI, 1870, p. 194-221, p. 193-221, p. 172 ; Charles de Rémusat, « L'Écosse depuis la fin du XVII^e^ siècle et la philosophie de W. Hamilton », *Revue des deux mondes*, avril 1856, p. 465-507, p. 493.

9. William Hamilton, *Discussions on Philosophy and Literature,* New York, Harper, 1853, p. 9-44.

10. [Hamilton], « Cours de philosophie », *op. cit.*, p. 210.

la conscience individuelle. Ainsi, seule la volonté constituerait le moi. Deuxièmement, la nature divine serait compréhensible, l'absolu étant précisément l'une des notions primitives constitutives de la raison. Enfin, malgré ses dénégations, Cousin aurait nié la création *ex nihilo* en rationalisant le divin et en présupposant donc que la nature procède nécessairement de la raison divine. Sa philosophie abrite un panthéisme. Tels sont les philosophèmes qui seront durablement associés à la philosophie cousinienne en Grande-Bretagne.

En 1834, une recension du *Cours de l'histoire de la philosophie* complète le tableau. Hamilton décrit Descartes comme le seul philosophe à avoir établi un système philosophique véritablement français, puis il souligne la dette de Cousin envers les érudits allemande (Arnold Hermann Ludwig Heeren) et anglaise (Henry Thomas Colebrooke)[11], situant la dépendance sur le plan historiographique aussi. Vient enfin le grief qui fera les beaux jours des attaques contre Cousin en Grande-Bretagne. Comme la majorité des « critiques continentaux » – Hamilton mentionne La Harpe, Condorcet, Schlegel et Barante –[12], Cousin aurait fait de Locke un sensualiste qui aurait fondé la connaissance dans la seule sensation. Il aurait ainsi méconnu la seconde source lockéenne des connaissances : la réflexion ou perception interne des opérations de l'esprit.

2 Les traducteurs

Quelques années après l'intervention de Hamilton paraissent des traductions, toutes réalisées par des intellectuels américains, à l'exception du rapport sur l'*État de l'instruction secondaire dans le royaume de Prusse pendant l'année 1831*, traduit par Sarah Austin et publié à Londres en 1834, et probablement des cours sur Kant, traduits par un certain A.G. Henderson – sur lequel je n'ai rien trouvé – et publiés à Londres en 1854. Les plus importantes traductions sont les suivantes, par ordre chronologique :

> Cousin, Victor, *Introduction to the History of Philosophy,* transl. by Henning G. Linberg, Boston Mass., Hilliard and Co, 1832.
>
> Cousin, Victor, *Elements of Psychology Included in a Critical Examination of Locke's Essay on the Human Understanding* [Lectures 16-25 of the *Cours de L'Histoire de La Philosophie*], transl. by Caleb S. Henry, London, Hartford, Cooke and C°, 1834.
>
> Cousin, Victor, *Report on the State of Education in Prussia addressed to the count of Montalivet*, transl. by Sarah Austin, London, Wilson, 1834.
>
> Ripley, George, *Specimens of Foreign Standard Literature. vol. I Containing Philosophical Miscellanies from the French of Cousin, Jouffroy, and Benjamin Constant,* Boston, Hilliard, Gray, and Co, 1838.
>
> Cousin, Victor, *Lectures on the True, the Beautiful and the Good*, transl. by Orlando W. Wight, New York, Appleton, 1852.

11. [William Hamilton], « Cours de l'Histoire de la Philosophie, par M. Victor Cousin », *Edinburgh Review*, vol. LIX, 1834, p. 359-372, ici p. 361-365 ; voir aussi : AAVV, « The Life of Henry Thomas Colebrooke by His Son », *Edinburgh Review*, vol. CXXXVI, 1872, p. 359-372, 461-487, ici p. 484.

12. *ibid.*, p. 369.

Cousin, Victor *Course of the History of Modern Philosophy*, transl. by Orlando W. Wight, Edinburgh, T.&T. Clark, 1852.

Cousin, Victor *The Philosophy of Kant : Lectures by Victor Cousin*, transl. by A.G. Henderson, London, Chapman, 1854.

Les travaux américains s'inscrivent dans le contexte d'une politique de réhabilitation et représentent le moment apologétique de la réception de Cousin aux États-Unis. Des intellectuels qui gravitent autour de la mouvance transcendantaliste en sont les acteurs. La première traduction, celle de l'introduction à l'*Histoire de la philosophie* par le professeur de philosophie Henning Gotfried Linberg, un adepte de la pensée religieuse de Swedenborg, connaît une rapide et large diffusion. Le volume de 458 pages est cité par Ralph Waldo Emerson et se trouve encore dans sa bibliothèque à l'*Antiquarian House*. Quant au traducteur des leçons seize à vingt-cinq du *Cours de l'Histoire de la philosophie* (la critique de Locke), le professeur Caleb S. Henry, il enseigne durant vingt ans la philosophie française à l'Université de New York [13]. Également auteur d'une traduction anglaise de l'*Histoire de la philosophie* de Louis Bautain [14], Henry se fait l'apologiste de Cousin. Il le défend contre les accusions de panthéisme, de superficialité et de destruction de la philosophie de Locke, des griefs qui sont véhiculés par le *Princeton Review* et le *North American Review* [15], sous la plume de Francis Bowen entre autres [16]. Le canon philosophique idéal selon Henry associe Cousin à Locke et Reid, deux philosophes auxquels Cousin aurait rendu justice. George Ripley, qui traduit diverses préfaces et des extraits des *Fragments* cousiniens ainsi que des écrits de Jouffroy [17], fut un acteur important du transcendantalisme. Ministre de l'Église unitarienne à Boston, il a contribué à la formation du *Transcendental Club* avec Emerson, Frederic Henry Hedge et George Putnam. En 1841 il quitte l'Église pour fonder Brook Farm, une communauté idéale qui devait réaliser les projets utopistes de Charles Fourier. L'échec de l'entreprise, acté en 1847, le conduit vers le journalisme et la scène littéraire, dont il fut un acteur important. Enfin, Orlando Williams Wright pratiquait la traduction à côté de la médecine. Parallèlement à ses traductions, il compose des ouvrages littéraires à orientation philosophique, notamment *The Romance of Abelard and Heloise* (New York, 1853). Dans la préface à sa traduction du *Cours de l'Histoire de la philosophie moderne*, il réitère la comparaison faite par Hamilton entre Abélard et Cousin [18].

Les préfaces des traducteurs sont les lieux de prises de position claires et engagées. Comme en Écosse, la lecture est nationaliste. Elle est cependant accueillante. L'esprit américain, décrit comme pragmatique et social, serait prêt à adopter la pensée de Cousin, qui incarne la philosophie française moderne ou même « continentale » [19]

13. Woodbridge Riley, « La philosophie française en Amérique », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. LXXXIV, 1917, p. 393-428, sur Henry p. 409-414.

14. Louis E.M. Bautain, *Epitome of the History of Philosophy*, transl. by Caleb S. Henry, New York, Harper, 1874.

15. *E.g.* AAVV, « History of Intellectual Philosophy », *op. cit.*

16. Voir Riley, « La philosophie française en Amérique », *op. cit.*, p. 405-406 et 419-420 ; Joseph Urbas, « In Praise of Second-Rate French Philosophy : Reassessing Victor Cousin's Contribution to Transcendentalism », *Revue française d'études américaines*, vol. CXL, 2014, p. 37-51, ici p. 39.

17. Théodore Jouffroy, *Philosophical Essays*, transl. by G. Ripley, Edinburgh, Clark, 1839.

18. Cousin, *Course of the History of Modern Philosophy*, *op. cit.*, p. IX.

19. Ripley, *Specimens of Foreign Standard Literature*, *op. cit.*, p. x.

dans la nébuleuse des traducteurs. La stratégie consiste à affirmer une affinité intellectuelle de la France avec l'Amérique, qui soit en tous cas plus grande qu'avec la Grande-Bretagne. Linberg écrit : « For if contiguity can be predicated of the spirit of different nations [...] the French nation may, in the first sense of the word, be said to be nearer neighbors to the inhabitants of America, than to those of Great Britain [...] [20]. » Or, comme Cousin l'a montré, la philosophie constitue justement le centre et l'esprit de la nation et de l'époque. C'est ainsi que Linberg justifie l'utilité de sa traduction philosophique sur un plan socioculturel large. Dans la même veine, George Ripley loue la nature d'une philosophie qui, contrairement à la spéculation allemande, peut être vulgarisée et accorde beaucoup d'importance aux « convictions instinctives », s'accordant ainsi avec l'esprit de la nation américaine [21]. En Angleterre, Sarah Austin craint d'ailleurs l'incompréhension à laquelle se heurtera Cousin, un philosophe injustement décrié, accusé d'être antireligieux par une nation qui a séparé la religion de la vie [22].

Pour protéger Cousin des attaques émanant des milieux religieux, les traducteurs insistent sur sa dévotion chrétienne qui, sur le plan philosophique, s'est concrétisée sous la forme d'un rejet radical du sensualisme et du matérialisme du XVIII[e] siècle, mais aussi d'un dépassement du criticisme kantien [23]. Transplantée aux États-Unis, la philosophie de Cousin, souvent qualifiée d'« éclectisme », pourrait fournir un antidote à l'utilitarisme. Tel est notamment l'avis d'Orlando Wright [24]. Ripley, qui livre une anthologie d'écrits affiliés à l'éclectisme français, précise en outre que cette philosophie n'est pas sectaire. Minorant un phénomène d'école pourtant indéniable en France dans la zone d'influence de Cousin, Ripley décrit la doctrine cousinienne comme une méthode populaire qui encourage la réflexion personnelle [25]. Quant à la lecture de Locke par Cousin, elle est soit regardée comme le chef-d'œuvre de la critique philosophique [26], soit ignorée. Henry introduit sa traduction des leçons sur Locke par une présentation de la pensée de Cousin, une trentaine de pages dans lesquelles la dépendance envers la recension de Hamilton est évidente. Le professeur new-yorkais passe pourtant sous silence les critiques de Hamilton et ses doutes relatifs à l'interprétation cousinienne de Locke, se contentant de renvoyer la balle au lecteur : « Of the truth and exactness of this analysis, the reader will judge [27]. »

De manière générale, les préfaces des traducteurs présentent une importante dépendance envers la lecture de Hamilton, qui en constitue le sous-texte. Elles reprennent les philosophèmes isolés par Hamilton, parfois même ses développements, tout en neutralisant par l'éloge les critiques du philosophe écossais.

20. Cousin, *Introduction to the History of Philosophy*, *op. cit.*, p. iii.
21. Ripley, *Specimens of Foreign Standard Literature*, *op. cit.*, p. 32.
22. Cousin, *Report on the State of Education in Prussia*, *op. cit.*, p. xv.
23. Pour Linberg : Cousin, *Introduction to the History of Philosophy*, *op. cit.*, p. vi ; pour Henry : Cousin, *Elements of Psychology*, *op. cit.*, p. ix-xii ; Ripley, *Specimens of Foreign Standard Literature op. cit.*, p. 3-27, 36.
24. Cousin, *Lectures on the True, the Beautiful and the Good*, *op. cit.*, p. 16.
25. Ripley, *Specimens of Foreign Standard Literature*, *op. cit.*, p. 29-31.
26. Notamment par Linberg : Cousin, *Introduction to the History of Philosophy*, *op. cit.*, p. vii.
27. Cousin, *Elements of Psychology*, *op. cit.*, p. xxxiv.

3 Une *French Theory* dans les États-Unis du XIX^e siècle

Grâce à Hamilton et au travail des traducteurs, la philosophie de Cousin est reçue aux États-Unis, où elle a bénéficié de conditions culturelles et d'*a priori* intellectuels favorables dans deux contextes différents : le transcendantalisme et la philosophie sociale. En 1834 les traductions de Cousin par Linberg et Henry sont officiellement adoptées dans l'enseignement de la philosophie par les États de Massachusetts et de New Jersey [28]. Cousin suit la chose avec intérêt. Il correspond avec ses traducteurs (Henry, Ripley et Wright) et d'autres acteurs majeurs de la scène intellectuelle américaine, comme l'historien des États-Unis George Bancroft et Orestes Brownson, une figure centrale du transcendantalisme.

La réception de Cousin par les penseurs affiliés au transcendantalisme est un thème classique de l'histoire intellectuelle américaine. En 1842, dans une histoire de la philosophie parue à Hartford (Connecticut), James Murdock dédie une section aux relations qu'entretiennent la philosophie de Cousin, une pensée populaire et « non scientifique », et le transcendantalisme, que Murdock regarde également d'un œil critique [29]. Les écrits de Cousin – « this Gallo-Germanic philosophy » [30] – ont fonctionné comme des passeurs de la philosophie allemande, en particulier de Schelling, de sa théorie de l'intuition intellectuelle et de son panthéisme que Cousin a implicitement accueilli. Les transcendantalistes sont, aux yeux de Murdock, avant tout des pasteurs et des philosophes amateurs. La légèreté cousinienne, de style et de raisonnement, leur convient donc bien. Dans son manuel d'histoire de la philosophie moderne, qui est probablement le premier du genre à établir un lien direct entre le transcendantalisme et l'éclectisme, Murdock présentent Emerson, Brownson et Theodore Parker en lecteurs de Cousin : « So far as I can judge, they have merely taken up the philosophy of Victor Cousin [...]. They address us, as if we all read and understood their favorite Cousin, and were not ignorant of the speculations of the German pantheists [31]. » Dans les années 1950, le spécialiste du puritanisme américain Perry Miller associe encore étroitement le transcendantalisme à Cousin [32]. Si cette filiation a ensuite été contestée ou minorée, elle a été réaffirmée en 2014 par Joseph Urbas [33].

Pour Murdock en tous cas, la traduction de Linberg est « the great store house » [34] dans lequel les transcendantalistes ont puisé leurs opinions philosophiques. Dans l'historiographie du transcendantalisme, dès le milieu du XIX^e siècle, la notion d'éclectisme reçoit ainsi une double connotation pragmatique et spéculative. D'une part, l'histoire de la philosophie cousinienne fait office de quincaillerie métaphysique. On y trouve toutes sortes de doctrines importées d'Allemagne et d'Écosse. D'autre part, Cousin est regardé comme un métaphysicien, un penseur idéaliste et profond, que Parker préfère

28. Voir Riley, « La philosophie française en Amérique », *op. cit.*, p. 425.
29. James Murdock, *Sketches of Modern Philosophy, Especially Among the Germans*, Hartford, Wells, 1942, p. 149-180.
30. *ibid.*, p. 178.
31. *ibid.*, p. 177.
32. Perry Miller, *The Transcendentalists : An Anthology*, Cambridge, Harvard University Press, 1950 ; voir aussi : Georges J. Joyaux, « Victor Cousin and American Transcendentalism », *The French Review*, vol. XXIX, 1955, p. 117-130.
33. Urbas, « In Praise of Second-Rate French Philosophy », *op. cit.*, p. 37-51.
34. Murdock, *Sketches of Modern Philosophy*, *op. cit.*, p. 179.

pour cette raison à Coleridge [35]. Cette spéculation serait en outre philosophique et religieuse à la fois. En 1837, le grand historien des États-Unis George Bancroft avait déjà comparé Cousin à George Fox, le fondateur du mouvement Quaker au XVII^e^ siècle ; tous deux auraient harmonisé la lumière des vérités de raison et celle de la révélation chrétienne [36].

Le deuxième contexte d'une réception constructive de Cousin aux États-Unis est plus lâche et ne forme pas une constellation, à la différence du transcendantalisme. Dès le milieu du siècle, Cousin se rencontre en effet dans divers ouvrages orientés vers des philosophies à caractère social. J'en mentionnerai trois exemples, à commencer par un écrit du pasteur Asa Mahan, un acteur de la politique de l'éducation américaine, qui fut président de l'Oberlin College dans l'Ohio puis fondateur de l'Université de Cleveland en 1850. Dans un ouvrage programmatique publié en 1845, Mahan reconnaît une dette spéciale envers trois philosophes : Coleridge, Kant et Cousin, placés sur un même niveau. La psychologie cousinienne, l'analyse des actes de la raison, est valorisée par Mahan, alors que l'éclectisme est rejeté. L'historiographie cousinienne ambitionne trop lorsqu'elle pense pouvoir gagner une position d'arbitre, qui surplomberait les réalisations historiques de la philosophie [37].

En 1866 paraît à New York un manuel de philosophie sociale sous le pseudonyme de Leland A. Webster. L'auteur, un certain Robert S. Hamilton, y consacre un chapitre aux contributions de la philosophie de Cousin et de l'histoire de la civilisation de Henry Thomas Buckle, « deux génies transcendants », incarnations des esprits nationaux français et anglais [38]. L'histoire de la philosophie de Cousin n'est rien moins qu'une philosophie de l'histoire. Elle questionne l'histoire pour percevoir quelles idées elle représente. Comparé à Buckle, qui conforme la théorie aux faits, Cousin adapte plutôt les faits à la théorie. Nonobstant ses grands mérites, « Cousin is too metaphysical, deals too much with higher ideas [39]. » Ce dogmatisme, qui débouche sur un nécessitarisme, Cousin le doit à l'esprit français, mathématique et abstrait. Cependant, comme Buckle, le philosophe français a mis en évidence un principe de la philosophie sociale, le conditionnement de l'homme par son environnement. Dans le cas de Cousin, Robert S. Hamilton mentionne la théorie des climats, dont le philosophe français a fait un usage massif en histoire de la civilisation. Son défaut est de ne pas avoir reconnu l'importance de la « race » et des « influences ethnologiques » [40]. Avec cette remarque, Robert S. Hamilton pointe une spécificité de l'historiographie cousinienne qui, à la différence de l'histoire de la philosophie et de la culture écrite en Allemagne, se contente de la vieille théorie des climats, issue des Lumières et représentée par Montesquieu. L'école cousinienne semble en effet ignorer la percée de la théorie de la race en sciences sociales et humaines dès les années 1780, une composante qui sera pourtant fondamentale chez Renan [41].

35. Riley, *op. cit.*, p. 403.
36. George Bancroft, *History of the United States*, Boston, Bowen, 1837, t. 2, p. 355.
37. Asa Mahan, *A System of Intellectual Philosophy*, New York, Harper, 1847[2], p. iii, 270-273.
38. Leland A. Webster and Robert S. Hamilton, *Present Status of the Philosophy of Society*, New York, Westcott, 1866, p. 207-208.
39. *ibid.*, p. 208.
40. *ibid.*, p. 212.
41. Dans le contexte germanique : Catherine König-Pralong, « Alterität, fremde Nähe und Hybridisierung. Die Araber in der Philosophiegeschichte um 1800 », *in* Elberfeld, Rolf (éd.), *Philosophiegeschichts-*

Le troisième écrit qui me sert à documenter une réception positive de Cousin hors du cercle transcendantaliste fait une place moindre au philosophe français. L'auteur en est le philosophe hégélien et pédagogue américain William Torrey Harris. Au sommet de sa carrière, de 1889 à 1906, il est directeur du département de l'instruction publique américaine (*U.S. Commissioner of Education*). Quelques années auparavant, il a publié un abrégé d'histoire de la philosophie dans les pages d'un journal qu'il a lui-même créé, *The Journal of Speculative Philosophy*. Fidèle à Hegel, Harris y définit la philosophie comme connaissance et conscience de soi, auto-connaissance de l'esprit. Il inscrit cependant la dialectique hégélienne de l'esprit dans la trame concrète de l'histoire des nations. Or Cousin y figure comme le plus influent des philosophes français modernes, une réalisation de l'esprit français en philosophie. Son entreprise associe une destruction du matérialisme de Condillac et Cabanis à un éclectisme défini en un sens leibnizien : une philosophie est vraie dans ce qu'elle affirme, fausse dans ce qu'elle nie. Par ailleurs, en 1876 sous la plume de Harris, Cousin est à la tête d'une importante cohorte de disciples : Jouffroy, Janet, Rémusat, Ravaisson, Hauréau, Damiron « et beaucoup d'autres » – ajoute Harris [42].

Dans les cercles transcendantalistes, chez certains praticiens de la philosophie sociale et chez l'hégélien Harris, Cousin est regardé comme l'incarnation de la philosophie et de l'esprit français, spéculatif et abstrait d'une part, rhétorique plutôt que scientifique d'autre part. Les emprunts allemands n'en dénaturent pas le caractère original et national ; en cela, ces réceptions américaines se démarquent du jugement de Hamilton. Par ailleurs, l'intérêt porté par Cousin à l'enseignement et son engagement dans la politique de l'éducation et de la recherche sont valorisés aux États-Unis. Cousin s'est d'ailleurs lui-même présenté avec cette double casquette, de pédagogue et de philosophe spéculatif. En 1833, il écrit à Hamilton : « La pédagogie est ma philosophie pratique ; mais je suis loin d'oublier la philosophie spéculative [43]. » Dans certains mouvements issus du protestantisme américain, la doctrine cousinienne est en outre regardée comme une pensée porteuse d'un fort sentiment religieux. Dans l'historiographie philosophique américaine du XIX^{e} siècle, Cousin figure sans conteste comme le plus important philosophe de la France contemporaine.

4 Une *success story* britannique qui finit mal

L'histoire de la réception de Cousin dans l'historiographie philosophique britannique du XIX^{e} siècle commence plutôt bien, malgré les réticences de Hamilton. Dès 1848, elle connaît pourtant des épisodes moins favorables et s'achève autour de 1870 avec une liquidation définitive, lorsque le philosophe positiviste George Henry Lewes proclame : « Eclecticism is dead, but it produced some good results [...] by the confirmation it

schreibung in globaler Perspektive. Deutsches Jahrbuch Philosophie, vol. IX, 2017, p. 231-252 ; au sujet des Lumières écossaises : Silvia Sebastiani, *The Scottish Enlightenment. Race, Gender, and the Limits of Progress*, Palgrave, New York, 2013.

42. William Torrey Harris, « The History of Philosophy », *The Journal of Speculative Philosophy*, vol. X, 1876, p. 225-270, ici p. 267-268. Sur Harris et l'hégélianisme de Saint-Louis : Gerhard Baumgaertel, « Hegel in der Philosophie der Bewegung von St. Louis », *Zeitschrift für philosophische Forschung*, vol. XIV, n^{o} 2, 1960, p. 285-291.

43. Barthélemy-Saint Hilaire, *Victor Cousin*, *op. cit.*, t. 3, p. 232.

gave, in its very weakness, to the conclusion that an *a priori* solution of transcendental problems is impossible [44]. »

Le pédagogue et philosophe anglais John Daniel Morell, qui a exercé la fonction d'inspecteur des écoles de 1848 à 1876, est l'un des principaux acteurs d'une réception résolument positive de Cousin en Grande-Bretagne. Son travail d'historien de la philosophie moderne s'impose dans l'enseignement de la philosophie à Oxford et Cambridge au milieu du siècle. Auparavant, Morell a effectué des séjours d'études sur le continent, notamment en Allemagne. En 1841, il a assisté aux leçons de Christian August Brandis et Immanuel Hermann Fichte, le fils de Johann Gottlieb Fichte, à Bonn [45]. En philosophie, Morell se présente comme un adepte de Victor Cousin, dont la doctrine se nomme « éclectisme ». À la recherche d'une philosophie de la religion, il se tourne vers Friedrich Schleiermacher, plus orthodoxe que Cousin.

Le positionnement intellectuel de Morell mobilise des coordonnées géopolitiques. Se disant déçu par la philosophie de l'école écossaise, de Reid à Hamilton, Morell tente de sceller une alliance intellectuelle anglo-franco-allemande contre l'Écosse. En 1846 ou 1847, il adresse à Cousin son histoire de la philosophie spiritualiste au XIX^{e} siècle [46] et signifie son désir d'unir l'Angleterre, la France et l'Allemagne dans un destin philosophique et chrétien commun [47]. Le 20 novembre 1847 il écrit à nouveau à Cousin, le remercie pour l'accueil fait à son livre et corrige Cousin, qui le pense écossais. Morell insiste : il est anglais et l'Angleterre est un sol plus propice que l'Écosse à l'épanouissement de la philosophie. Le sentiment religieux y est plus marqué et l'intuition plus vive ; or, en philosophie, l'intuition importe plus que les raisonnements logiciens dans lesquels excellent les Écossais [48].

Dans son histoire de la philosophie spiritualiste, Morell valorise en effet trois traditions déjà réunies par James Murdock aux États-Unis : Coleridge en Angleterre, Cousin en France et les Cousiniens américains. Bornés, les Écossais lui paraissent obéir servilement aux méthodes empiriques élaborées dans les sciences de la nature [49]. Quant à l'Allemagne, elle a été une source d'inspiration pour Coleridge et Cousin [50], mais les philosophes allemands, malgré leur grandeur, sont isolés : « but, alas ! they stood alone – in complete isolation [51] ». Cosmopolite, l'« école éclectique » de Cousin s'est répandue non seulement en France, mais aussi dans toute l'Europe, en Angleterre et en Amérique [52]. La philosophie de Cousin, à laquelle sont dédiées un peu moins de cent pages [53], comporte trois parties selon Morell : la méthode, la psychologie et l'on-

44. George Henry Lewes, *The History of Philosophy. From Thales to Comte*, London, Logmans, Green, and Co, 1971, t. 2, p. 746.

45. Sur cette figure : Giuseppe Micheli, « Tradizione empiristica e idealismo nella storiografia filosofica dell'Ottocento Britannico », *in* Santinello, Giovanni, Piaia, Gregorio (éds), *Storia delle storie generali della filosofia,* Padova, Antenore, 2004, t. 5, p. 367-444, ici p. 413-417.

46. John Daniel Morell, *A Historical and Critical View of the Speculative Philosophy of Europe in the Nineteenth Century,* London, Johnstone, 1846.

47. Lettre (non datée) n° 3646, Ms VC 240 du fonds Victor-Cousin de la Bibliothèque interuniversitaire Sorbonne.

48. Lettre n° 3647, Ms VC 240 du fonds Victor-Cousin de la Bibliothèque interuniversitaire Sorbonne.

49. Morell, *A Historical and Critical View of the Speculative Philosophy*, *op. cit.*, t. 2, p. 45-46.

50. *ibid.*, t. 2, p. 199-201.

51. *ibid.*, t. 1, p. viii.

52. *ibid.*, t. 2, p. 402.

53. Le chapitre VIII du second tome : *ibid.*, t. 2, p. 350-441.

tologie. Sous la plume du philosophe anglais, elle ne présente qu'un unique défaut, une tendance panthéiste [54]. Cependant, Morell défend la « théologie » de Cousin contre celle de Hamilton, qui nie toute connaissance positive du divin [55]. Contrairement à Hamilton, Morell juge le style et la manière de Cousin clairs, rigoureux et profonds. En histoire de la philosophie, il adopte la doctrine cousinienne qui distingue quatre tendances fondamentales (le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme) et projette de les élaguer de leurs excentricités [56].

George Elder Davie a enquêté sur le cas dramatique d'un autre adepte britannique du cousinisme, le philosophe et ami de Hamilton James Frederick Ferrier [57]. Ce citoyen d'Edinburgh fit acte d'allégeance envers Cousin pour tenter de former, dans le dos de Hamilton et contre l'école écossaise, une alliance philosophique avec la spéculation continentale, avec l'éclectisme cousinien et l'idéalisme allemand [58]. En 1856, lorsqu'il se porte candidat à la succession de Hamilton à l'Université d'Edinburgh, Ferrier a ouvertement rejeté la tradition écossaise en faveur de la spéculation continentale. Or Cousin refuse de le soutenir ; il accorde publiquement sa préférence au rival de Ferrier, Alexander Campbell Fraser. Cet élève de Hamilton est élu, perpétuant la tradition écossaise dans la chaire de logique de l'Université d'Edinburgh. Selon Davie, Cousin a ainsi muselé la voix qui aurait pu donner à sa philosophie un écho en Écosse.

Au milieu du siècle, Cousin n'a toujours que Morell comme puissant et inconditionnel adepte en Grande-Bretagne. Or, ce dernier attire l'attention de son mentor sur une histoire de la philosophie de l'esprit publiée en 1848 par Robert Blakey, un ancien journaliste radical situé à la gauche de l'échiquier politique anglais, qui s'est retiré de la scène politique en 1840 et a voyagé en France et en Belgique pour étudier la philosophie. Morell juge cet ouvrage sans intérêt et fait comprendre à Cousin qu'il y fait l'objet de critiques : « What he says of you is perfectly ridiculous. If he does not understand an author he says that he writes nonsense ; if he understands only a little, he says, it is mysticism. I believe you come under the latter category [59]. »

Robert Blakey, bien qu'il défende une orientation métaphysique (en cela « continentale ») de la philosophie, peut en effet être rangé au banc des anti-cousiniens. Dans son histoire de la philosophie, Cousin rejoint le clan des mystiques, parce qu'il a défendu une théorie de l'intuition *a priori* – la connaissance directe des notions primitives ou natures des choses. Dans son réquisitoire anti-cousinien, Blakey suit la présentation faite par Hamilton en 1829. La raison cousinienne est impersonnelle, seule la volonté constituerait donc la sphère de l'humain. Blakey reconstruit cette théorie à travers la lecture de Damiron et l'identifie comme la doctrine de Maine de Biran [60]. Pour Blakey, c'est au contraire la raison qui rend l'homme libre et le distingue de la nature

54. *ibid.*, t. 2, p. 403-406.

55. *ibid.*, t. 2, p. 395-398.

56. *ibid.*, t. 1, p. 71.

57. Davie, « Victor Cousin and the Scottish Philosophers », *op. cit.*, p. 194-195 et 199-213.

58. Sur la figure de Ferrier : Jennifer Keefe, « James Frederick Ferrier. The Return of Idealism and the Rejection of Common Sense », *in* Graham, Gordon (éd.), *Scottish Philosophy in the Nineteenth and Twentieth Century*, Oxford, Oxford University Press, 2015, p. 67-94.

59. Lettre de Morell à Cousin, datée du 10 février (?), n° 3650, Ms VC 240 du fonds Victor-Cousin de la Bibliothèque interuniversitaire Sorbonne.

60. Robert Blakey, *History of the Philosophy of Mind*, London, Longman, Brown, Green, and Longmans, 1850, t. 4/1, p. 268-274.

impersonnelle : un idiot est volontaire, mais non pas libre ; seule la volonté intelligente est libre. L'anthropologie cousinienne suffit à condamner sa philosophie : « [...] there is no foundation in his philosophy, either for intelligence or for moral agency [61]. » Deuxièmement, Cousin n'a rien compris à Locke [62]. De plus, sa philosophie abrite un panthéisme spinoziste. Sur ce chapitre, Blakey semble reprendre point par point la critique de l'abbé Maret [63]. Sur le plan de la méthode, l'éclectisme s'estompe dans la présentation de Blakey, qui diagnostique plutôt de la confusion mentale chez Cousin (« mental conflicts in his mind [64] »). Cherchant vainement l'originalité et la profondeur – Blakey parle d'un « morbid desire to appear remarkably profound and original [65] » –, le philosophe français a voulu concilier deux approches incompatibles : la spéculation allemande et la philosophie française, qui associe la psychologie à l'analyse du langage.

Dès le milieu du siècle, l'Irlande est en outre le théâtre d'une réhabilitation de Locke, qui vise à la fois Cousin et Hamilton. En 1862, William H. S. Monck livre au public une enquête critique sur la lecture cousinienne de Locke [66]. Il situe son entreprise dans le prolongement de l'essai sur Locke publié par Thomas Ebenezer Webb en 1857 [67]. Monck regrette que les leçons de Cousin sur Locke forment une partie du cursus de premier cycle à l'Université de Dublin au moment où il rédige sa réfutation [68]. Celle-ci se présente comme la réponse de Locke lu-même à Cousin, qui n'a pas pris la peine de le lire et de le comprendre. De plus, Monck ajoute au dossier la question du panthéisme de Cousin [69].

L'acte de décès de l'éclectisme cousinien en Grande-Bretagne est rédigé quelques années plus tard par George Henry Lewes. J'en ai cité quelques mots au début de cette section. Lewes, qui s'affilie au positivisme et défend un matérialisme physicaliste, est beaucoup plus radical que Blakey dans sa critique de Cousin, puisqu'il rejette aussi les autres philosophies continentales contemporaines – à l'exception d'Auguste Comte, dont il ne se distanciera que sur les dernières doctrines relatives à la religion positiviste [70]. Après avoir loué Condillac, il diagnostique un déclin généralisé de la philosophie française au XIX^{e} siècle. Les intellectuels français se sont détournés de la clarté caractéristique du XVIII^{e} siècle pour « the vaporous eloquence, and the mystical jargon, which dreads clearness as a ghost dreads daylight. The descent from Condillac to Maine de Biran and Victor Cousin is immense and a deterioration of French Philosophy has accompanied this fall [71]. » La pensée de Cousin est inscrite par Lewes dans un vaste mouvement réactionnaire postrévolutionnaire. Le romantisme, la métaphysique

61. *ibid.*, t. 4/1, p. 269.
62. *ibid.*, t. 2, p. 476.
63. *ibid.*, t. 4/1, p. 233-234, p. 276-280.
64. *ibid.*, t. 4/1, p. 265.
65. *ibid.*, t. 4/1, p. 265.
66. William H.S. Monck, *A Critical Examination of M. Cousin's Lectures on Locke,* Dublin, William, 1962.
67. Thomas E. Webb, *The Intellectualism of Locke. An Essay,* Dublin, William, 1857.
68. Monck, *A Critical Examination of M. Cousin's Lectures on Locke*, *op. cit.*, p. 3 et 6.
69. *ibid.*, p. 7 et Annexe I.
70. Voir Giuseppe Micheli, « La storiografia filosofica di indirizzo positivistico : George Henry Lewes », *in* Santinello, Giovanni, Piaia, Gregorio (éds), *Storia delle storie generali della filosofia*, Padova, Antenore, 2004, t. 5, p. 421-432.
71. Lewes, *The History of Philosophy. From Thales to Comte*, *op. cit.*, t. 2, p. 362.

et le spiritualisme en sont des manifestations culturelles. Quant à l'éclectisme, il n'a eu que deux représentants appliqués, un penseur sérieux et honnête – Jouffroy –, qui fut éclipsé par un imposteur charismatique, un imbécile ignorant, Cousin [72]. L'entreprise historiographique de Lewes ne se veut cependant pas unilatéralement destructive. Elle s'inscrit dans une révolution philosophique, le nouveau départ positiviste que Lewes a imprimé en Angleterre et qu'Hippolyte Taine incarne en France [73].

Dans une sorte d'éloge funèbre *ante-mortem*, Hippolyte Taine, justement, présentait la même tendance à reléguer le cousinisme dans un passé aboli. Cousin est introduit en ces termes : « C'est un Père de l'Église, très connu et très antique [...] ; et la postérité peut commencer pour lui de son vivant. [...] il nous semble que nous allons parler d'un homme mort il y a deux mille ans [74]. » Taine décrit ensuite la philosophie cousinienne, sans unité, dépourvue de caractère national, comme une composition d'emprunts allemands et écossais, dont l'auteur lui-même aurait bien de la peine à défendre les idées en 1857 [75].

Par la mise à distance qu'elles produisent, les réceptions anglophones permettent de percevoir certaines caractéristiques de l'histoire sociale et intellectuelle du cousinisme, de sa rapide victoire sur la scène académique parisienne, de sa diffusion, tout aussi rapide, en France, en Europe et aux États-Unis, et d'un déclin diagnostiqué par ses adversaires dès le milieu du XIX^{e} siècle. C'est d'abord l'histoire d'un immense succès éditorial, celui des *Cours* et des *Fragments*, qui fut favorisé par l'attraction exercée par le professeur Cousin mais aussi par une politique active de promotion éditoriale. Cousin n'a pas seulement fait école en France en se forgeant une stature politique, il a aussi accompagné la réception de sa pensée et les traductions de ses ouvrages à l'étranger. Il a correspondu avec ses traducteurs et ses recenseurs, même critiques. Il s'est réjoui de voir ses *Cours* de philosophie s'imposer dans l'enseignement outre-Atlantique et outre-Manche. Son style rhétorique, objet récurrent de remarques ironiques, a participé au succès de sa réception. Les pédagogues d'une part, les mouvements spiritualistes d'autre part – exemplairement les transcendantalistes américains – ont trouvé dans les écrits de Cousin une philosophie « populaire » qui rejetait les sensualismes français et britannique et simplifiait l'idéalisme allemand.

Or ces épisodes favorables à la diffusion du cousinisme sont aussi les causes de son déclin. Les succès de Cousin sur les marges du monde universitaire et la stature publique de sa figure d'intellectuel constituaient des arguments contre Cousin dans des contextes académiques qui érigeaient la scientificité en norme. En France, en Autriche et en Angleterre, les mouvements positivistes regardaient vers les sciences de la nature ; en Allemagne les néo-kantiens combattaient l'héritage de Hegel dans un esprit comparable [76]. Dans ces milieux, l'entreprise intellectuelle de Cousin, suspectée de

72. *ibid.*, t. 2, p. 746-747.
73. *ibid.*, t. 2, p. 747.
74. Hippolyte Taine, *Les philosophes français du XIX^{e} siècle*, Paris, Hachette, 1857, p. 75-76.
75. *ibid*, p. 79 : « Combien de ces idées M. Cousin défendrait-il encore ? »
76. Dans le champ de l'histoire de la philosophie, voir Catherine König-Pralong, « La raison philosophique moderne et ses historiens (XVIII^{e}-XIX^{e} siècle) », *Studia philosophica*, vol. LXXVI, 2017, p. 19-36.

n'être pas scientifique, pouvait en outre paraître doublement réactionnaire, en politique et en philosophie : elle avait accompagné les mouvements antirévolutionnaires du début du XIX^{e} siècle ; métaphysique, elle flirtait avec des pensées spiritualistes, voire mystiques, qui associaient philosophie et religion.